

RETOUR À L'INTIME : LES FAMILLES BELGES SÉPARÉES PAR LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE. REGARDS D'ENFANT

- *Laurence van Ypersele, Camille Berny et Gauthier Godart* -

D'innombrables familles belges ont été séparées pendant des mois, voire des années, entre 1939 et 1945. L'exode ou l'exil, les camps de prisonniers de guerre, la prison ou les camps de concentration, la participation aux combats sur le front de l'Est, les enfants juifs cachés sont autant de phénomènes qui ont marqué cette Seconde Guerre mondiale. Or, on peut interroger l'impact de ces séparations sur l'histoire de ces familles et des individus qui les composent, se demander comment chacun a renégocié sa place au sein de la famille en l'absence du père ou de la mère, voire d'un frère ou d'une sœur, et analyser le retour en famille et les reconfigurations familiales au lendemain du conflit.

Le sujet n'est pas neuf. Il y a plus de vingt ans, Sarah Fishman commençait des recherches sur les prisonniers de guerre français et l'impact de leur expérience de la Seconde Guerre mondiale sur les structures familiales¹. Sur la base d'interviews d'épouses de prisonniers, elle mit en relief combien la guerre avait bouleversé la vie de ces femmes qui assumèrent des responsabilités importantes. Pour survivre, il fallait travailler, gérer les finances, prendre des décisions, s'occuper de l'éducation et de l'instruction des enfants, tout en veillant à maintenir sur le plan de l'imaginaire et à distance la place du père au sein de la famille... Pourtant, la majorité des femmes interviewées estimaient qu'au retour de leur mari, souvent après un temps d'adaptation, la vie familiale avait repris son cours « normal ». Il est vrai que les années '50 se caractérisent par un retour à l'ordre où les hommes et les femmes ont des rôles spécifiques à jouer. Au vrai, c'est bien la génération suivante qui amène les grands bouleversements dans les structures familiales et les rapports de genre qui apparaissent dans les années '60 et '70. Toutefois, poursuivant ses recherches à travers les magazines féminins et les rapports des tribunaux pour mineurs, Sarah Fishman va être amenée à réévaluer ces premiers constats². Si, vu de l'extérieur, on assiste à un retour à la norme, il semble que, dans l'intimité des foyers, les bouleversements dus à la guerre ont eu des effets à plus long terme. En effet, nombre de femmes ont gardé une série de responsabilités en matière d'éducation ou de gestion des finances. D'autant que certains prisonniers reviennent fatigués, abîmés, voire détruits. Aux yeux des enfants trop jeunes au moment du départ du père pour avoir des souvenirs de lui,

la mère reste l'incarnation de l'autorité. Pour aller plus loin dans cette hypothèse, il faudrait interroger ces enfants, leur vécu de guerre, de séparation et de retour. Cela permettrait d'avoir un regard complémentaire sur les changements familiaux à l'intérieur des familles. En effet, la perception des rôles du père et de la mère par les enfants peut être quelque peu différente de celui que les parents se font d'eux-mêmes et de leur conjoint. C'est ce que nous nous sommes proposés de faire, dans le cadre du Séminaire d'Histoire contemporaine de l'UCLouvain 2019-2020, pour les familles belges séparées par la guerre 1940-1945.

Pour notre part, il s'agit donc, non seulement d'une histoire de la famille, mais surtout d'une histoire de l'enfance en guerre, une histoire de l'intime et des émotions, une histoire de la mémoire. Redécouvrir la guerre à hauteur d'enfant, découvrir les bouleversements familiaux, les difficultés d'approvisionnement, les bombardements tels qu'ils se sont gravés dans leurs mémoires enfantines. Pour ce faire, nous avons eu recours à l'histoire orale: une cinquantaine de témoins ont été interviewés. Or, on sait la fragilité de la mémoire, ce qui pose le problème de la crédibilité de ces témoignages recueillis une septantaine d'années après les faits: on trouve des souvenirs erronés, falsifiés, arrangés volontairement ou non³. Mais surtout les sources orales dépendent des processus de mémorisation. Les témoins ont dû faire appel à leur mémoire autobiographique⁴. Cette mémoire comprend des souvenirs ponctuels mélangés à des représentations sémantiques actuelles. Autrement dit, ces témoignages laissent transparaître les signes authentiques de l'enfance, tout en y mêlant des réécritures

1. SARAH FISHMAN, *Femmes de prisonniers de guerre (1940-1945)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

2. SARAH FISHMAN, « Gender, vie de famille et retour des prisonniers de guerre français : une réévaluation », in BRUNO CABANES & GUILLAUME PIKETTY (s. dir.), *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009, p. 279-290. Voir aussi à propos de la délinquance juvénile en France durant la Seconde Guerre mondiale: SARAH FISHMAN, *La bataille de l'enfance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

3. FLORENCE DESCAMPS, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Ministère de l'économie, des finances et de l'industrie, 2001, p. 497.

4. Cf. PASCALE PIOLINO, BÉATRICE DESGRANDES & FRANCIS EUSTACHE, *La mémoire autobiographique. Théorie et pratique*, Marseille, Solal, 2000.

adultes qui apportent une cohérence biographique *a posteriori*⁵. Il faut y être attentif⁶.

En revanche, l'histoire orale est particulièrement riche en émotions. L'histoire des émotions, d'ailleurs, n'en est pas à ses débuts. Depuis une dizaine d'années, sa richesse n'est plus à démontrer⁷. Si les émotions primaires – joie, peur, colère, tristesse, dégoût ou surprise – se retrouvent dans toutes les sociétés et de tous temps, il n'en reste pas moins qu'elles sont déclenchées et différenciées sur la base d'évaluations cognitives et subjectives socialement construites⁸. La peur s'apprend. D'ailleurs, les différentes sociétés, dans l'espace comme dans le temps, n'ont pas nécessairement peur des mêmes choses. C'est encore plus vrai pour les émotions secondaires plus complexes comme la culpabilité, la honte, le mépris ou la fierté, largement soumises aux régimes émotionnels d'un groupe et d'une époque (émotions autorisées, voire valorisées, et émotions dévalorisées, voire réprimées). C'est dire que l'analyse des émotions donne à voir les cadres normatifs d'une époque, cadres intériorisés qui impliquent des visions de soi et du monde, des comportements et des expressions qui les justifient. Cela étant, l'historien n'a pas d'accès direct aux émotions éprouvées par les hommes et les femmes du passé, mais bien à l'expression de ces émotions par ceux-ci. Or, entre l'émotion éprouvée et l'expression d'une émotion, il y a toute une construction qui intègre la dimension sociale de l'individu qui s'exprime. D'autant qu'il peut y avoir un décalage plus ou moins important entre l'émotion éprouvée sur le moment et l'émotion suscitée par le souvenir de

l'expérience éprouvée. Ainsi, par exemple, l'arrestation d'un parent par l'Occupant peut avoir suscité la peur, voire la terreur, au moment même, alors que le souvenir de ce moment peut susciter l'indignation ou la colère de l'enfant après coup. Or, même très proche des événements, la narration d'une expérience vécue implique déjà une mise à distance de cette expérience pour pouvoir la reconstruire, la mettre en récit, lui donner sens. Plus de septante ans après les faits, l'écart sera d'autant plus important.

Quoi qu'il en soit, les familles de nos témoins sont situées dans le temps. La fin du 19^e siècle et le début du 20^e siècle sont marqués par une profonde évolution de l'institution familiale, mais à des vitesses différentes selon les milieux. Globalement, on assiste au triomphe du modèle familial bourgeois⁹, avec la toute-puissance paternelle consacrée par la législation, l'idéal de la mère au foyer qui tient la maison et l'importance grandissante de l'enfant comme moyen de se réaliser socialement. C'est aussi le repli sur la famille nucléaire et l'espace privé, le travail se faisant de plus en plus à l'extérieur. Les rôles de chacun sont particulièrement genrés: l'homme gère l'argent de la famille et l'éducation des enfants, la femme assure les soins aux enfants en bas âge et incarne la tendresse. Cela étant, la Première Guerre mondiale a permis une première émancipation des femmes de soldats qui se sont retrouvées seules à la tête de la famille, se sont mises à travailler¹⁰ et ont dû prendre des décisions. Notons toutefois que ces femmes ne représentent qu'une minorité de la société belge, la conscription n'étant pas

5. CHARLES JULIET, "Retour à l'enfance", in DENISE DUPONT-ESCARPIT & BERNADETTE POULOU, *Le récit d'enfance. Enfance et écriture. Actes du colloque de NVL/CRALEJ, Bordeaux, octobre 1992*, Paris, Editions du Sorbier, 1993, p. 207.

6. Cf. NICO WOUTERS & KOEN AERTS, "Mondelinge geschiedenis in België en de (de)constructie van collective herinnering", in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2014, n° 2, p. 509.

7. Cf. QUENTIN DELUERMOZ, EMMANUEL FUREIX, HERVÉ MAZUREL & M'HAMED OUALDI, "Écrire l'histoire des émotions: de l'objet à la catégorie d'analyse", in *Revue du Vingtième Siècle*, n° 47, 2013, 28 p.

8. ARMELLE NUGIER, "Histoire et grands courants de recherche sur les émotions", in *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°4, 2009, p. 8-14.

9. Cf. PAUL SERVAIS, *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales (XVI^e-XX^e siècles)*, Louvain-la-Neuve, Academia, 1993; DIDIER LETT, « Famille », in CLAUDE GAUVARD & JEAN-FRANÇOIS SIRINELLI (éd.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, P.U.F., 2015, p. 282.

10. Dans les milieux modestes, les femmes ont toujours travaillé. Mais depuis 1889, le travail des femmes et des enfants est de plus en plus réglementé.

générale. À leur retour, la majorité des hommes ont repris leur rôle central au sein de la famille¹¹ et la femme au foyer devient l'idéal à atteindre¹². Mais, le pouvoir des pères diminue sensiblement. En effet, l'état prend de plus en plus de place dans l'éducation avec l'obligation scolaire votée en 1914 et dans la santé avec la création de l'Organisation Nationale de l'Enfance en 1919. En outre, l'idéal du couple et de la famille évolue lentement mais sûrement vers plus d'expression des sentiments et d'échanges affectifs. La famille de l'entre-deux-guerres se situe donc entre autorité et affection. Certes, il y a encore quelques familles élargies où le couple et les enfants vivent avec les grands-parents (le plus souvent paternels). Mais il y a surtout des familles dites traditionnelles, c'est-à-dire bourgeoises, hiérarchisées, où l'homme et la femme ont des rôles différents mais complémentaires. Enfin, certaines familles sont déjà plus égalitaires, la place des sentiments y est plus importante et l'idéal à atteindre est l'épanouissement de chacun.

Toutes ces familles, quel qu'en soit le modèle, basculent dès 1940 dans la Seconde Guerre mondiale.

I. Le corpus

Une fois exclus les témoins trop âgés au moment de la séparation pour être considérés comme des enfants¹³, l'échantillon sur lequel se base cette analyse compte 53 témoins. Chaque témoin a

été interviewé à deux reprises par un binôme d'étudiants et ce, à une dizaine de jours d'intervalle. Le premier entretien était semi-directif. Il dure généralement entre 1h et 1h30. Les étudiants ont utilisé une *mindmap* commune reprenant les grandes étapes de la séparation, le temps de la séparation, le moment des retrouvailles et les effets à long terme. La seconde interview, plus courte, revenait sur des points à éclaircir ou à ajouter. Notons l'importance de ce deuxième moment¹⁴. En effet, à quelques rares exceptions près, la confiance avait été bâtie¹⁵ et la mémoire mise au travail lors du premier entretien. Pendant les quelques jours qui suivirent, la plupart des témoins n'ont cessé de repenser à leur passé, à ce qu'ils avaient oublié de dire, à ce qu'ils voulaient rectifier, etc. Résultat, que l'on peut percevoir jusque dans le ton de voix utilisé, la seconde interview est plus proche du langage enfantin, de l'intimité de l'expérience de guerre et des émotions vécues. Il y a moins de digressions d'adulte prenant distance par rapport à ce passé. Tous les témoignages ont été enregistrés et complètement retranscrits. Tous les témoins ont signé un formulaire pour que les enregistrements et les retranscriptions puissent être déposés au CegeSoma¹⁶ et ouverts à la recherche. Seuls trois témoins ont demandé que leur contribution reste anonyme.

Le corpus rassemblé par les étudiants n'est pas représentatif de l'ensemble de la population belge. Tous les témoins sont francophones et issus de famille catholiques pratiquantes ou non. Nous

11. Dominique Fouchard le montre pour la France où la mobilisation a été beaucoup plus importante qu'en Belgique.

Cf. DOMINIQUE FOUCHARD, *Le poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

12. En Belgique, comme en France, les législations sociales adoptées au lendemain de la Première Guerre mondiale n'avaient pas pour but de permettre aux femmes de prendre leur place dans la société, mais bien de les aider à rentrer ou rester dans leur foyer. Cf. LAURA LEE DOWNS, "War work", in JAY WINTER (ed.), *Cambridge History of the First World War*, vol. III : *Civil Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 72-95.

13. Les témoins nés avant 1929 n'ont pas été retenus.

14. L'importance de ce deuxième entretien est confirmé (et a été inspiré) par les recherches de Caroline Sappia.

Cf. CAROLINE SAPPYA, *Le Collège pour l'Amérique latine de Louvain et son ancrage au Brésil : outil d'un projet d'Église, 1953-1983*, Louvain-Neuve, thèse de doctorat, UCLouvain, 2013, p. 525-539.

15. Cette confiance a été d'autant plus facile à bâtir lorsque les étudiants interviewaient leurs propres grands-parents. Sur l'intersubjectivité, voir JOSIANE JACOBY, FLORENCE LORIAUX & CHRISTINE MACHIELS, « Faïence en faillite : la mémoire brisée de Boch », in *BBPH*, 2014, n° 2, p. 651-670.

16. Le Centre d'études et de documentation guerres et sociétés contemporaines, créé à Bruxelles en 1969, est actuellement intégré aux Archives Générales du Royaume de Belgique.

n'avons aucun enfant juif caché¹⁷, aucun enfant de collaborateur parti se battre sur le front de l'Est, aucun enfant issu d'une famille ouvertement athée ou franc-maçonne.

Dans un quart des cas, le témoin est enfant unique au moment de la séparation. La moitié des témoins appartiennent à une fratrie de deux ou trois enfants, tandis que le dernier quart de l'échantillon concerne les témoins ayant plus de quatre frères et sœurs au moment de la séparation.

Les témoins vivent aussi bien à la ville qu'à la campagne, et bien qu'à la campagne le manque de nourriture se fasse moins durement ressentir, la guerre est tout aussi visible aux yeux des enfants des milieux ruraux que des milieux urbains. La très grande majorité des enfants se dit issue d'un milieu modeste: les pères sont ouvriers, facteurs, agriculteurs, magasiniers, militaires, ou encore commerçants, tandis que deux tiers les mères sont femmes au foyer. Un petit nombre d'enfants (six) vit dans des familles aisées, bourgeoises ou nobles.

Quatre d'entre eux n'ont pas, à proprement parler, vécu de séparation, étant nés après la mobilisation du père¹⁸. Les « retrouvailles », pour eux, consisteront en la découverte de ce parent qui jusque-là n'était qu'une idée relativement abstraite dans leur esprit, entretenue par la famille pendant la séparation. D'autres étaient trop jeunes au moment de la séparation pour conserver un souvenir des circonstances dans lesquelles celle-ci s'est produite. Quatre cinquièmes des témoins ont toutefois plus de trois ans au moment de la séparation, ce qui leur permet d'en conserver un souvenir plus ou moins précis selon les cas, quand ils ont effectivement

assisté au départ du membre de la famille écarté du foyer. On verra par ailleurs que la vigueur et la précision du souvenir ne sont pas que fonction de l'âge du témoin lors de la séparation.

La rupture familiale résulte dans la plupart des cas de la mobilisation du père, souvent prolongée par l'emprisonnement de celui-ci. Le père peut aussi choisir de fuir pour éviter la mobilisation. C'est ce qui s'est produit dans les foyers de trois des témoins¹⁹. Sept témoins sont séparés d'un parent pendant l'exode, soit parce que certains membres de la famille se sont perdus dans la confusion des mouvements de population, soit parce qu'une partie seulement de la famille a pris le départ²⁰. L'entrée d'un parent dans la résistance peut également être à l'origine de séparations plus ou moins longues. Le père d'un des témoins ne rend que rarement visite à sa famille, à cause de la clandestinité dans laquelle le plonge son activité dans la résistance²¹. Dans quatre autres cas, le résistant est déporté après avoir été arrêté par l'occupant²². Outre le travail obligatoire, qui est à l'origine du départ du frère d'un de nos témoins, restent encore deux familles où l'on fait le choix d'écarter tout ou partie des enfants pour les placer chez des oncles et tantes ou des amis de la famille en Suisse ou en France, dans l'espoir de leur garantir de meilleures conditions de vie²³.

Pour un peu plus d'un tiers de nos témoins, la séparation n'est que de courte durée, s'étalant sur quelques semaines à quelques mois. Ceux dont la séparation s'étale sur toute la durée de la guerre sont presque aussi nombreux. À côté de ces deux principales catégories, on trouve ceux dont la séparation a été longue sans toutefois se prolonger pen-

17. Si l'on peut constater des phénomènes de résilience chez nos témoins comme chez les enfants cachés, il nous semble que les expériences sont trop différentes pour envisager, dans le cadre restreint de cet article, une véritable comparaison. Cf. ADELIN FÖHN, *Traumatismes, souvenirs et après-coup: l'expérience des enfants juifs cachés en Belgique*, Louvain-la-Neuve, thèse de doctorat, UClouvain, 2011.

18. Hubert Legros, Fernand Wiard, Marie Marlair et Dominique Lambert sont nés après la séparation avec leurs pères.

19. Les pères de Marcelle Vandaudenard, d'Yvonne Prescelle et de Jeanne Adriaens ont fui pour échapper à la mobilisation.

20. C'est le cas pour les familles de Jeanine et d'Astrid Van Buyten, de Frans Darte, de Jacques, d'Eliane Rochet, d'Yvette Donay, et de Liliane Minerbach.

21. Le père de Jacob Rajchman faisait partie de l'Orchestre Rouge.

22. C'est le cas des pères de Clairette Fontaine, de Mireille André, de Marie-Rose Coquerelle et de Chantal Gillet.

23. Pierre Roose est envoyé en Normandie avec une de ses sœurs. Pierre et Maurice Wettach sont envoyés en Suisse.

dant toute la durée du conflit (12 témoins, séparés pendant un à quatre ans), et six témoins dont la séparation s'est prolongée davantage (de cinq à huit ans, selon les cas). L'un de nos témoins, enfin, ne connaîtra jamais de retrouvailles avec son père, dont l'avion a été abattu par les Allemands²⁴.

Pendant la séparation, près de la moitié des enfants a des contacts avec le disparu, le plus souvent via des lettres et des colis. Le souvenir est ainsi entretenu pour la grande majorité d'entre eux, que ce soit grâce aux envois postaux, aux prières ou à la parole. Cinq témoins²⁵ affirment cependant que malgré les courriers et colis, le disparu n'est pas du tout évoqué pendant son absence (cette affirmation est peut-être le reflet d'un souvenir tronqué dû au bas-âge des enfants lors de la séparation - excepté un témoin, ils ont en effet moins de 3 ans à ce moment).

Plus de la moitié des témoins ont été amenés à changer une ou plusieurs fois de domicile pendant la séparation. L'exode est bien entendu le motif de ce changement dans un certain nombre de cas. Mais ces déplacements sont aussi souvent dus à un rapprochement avec de la famille ou des amis, avec qui il sera plus facile de faire face à l'adversité. En effet, avec le départ du père, la mère prend en général la tête de la famille, en ayant souvent recours à l'aide des grands-parents maternels, qui n'habitent pas loin, ou chez qui va vivre la famille. Quelquefois, les enfants sont confiés à des oncles et tantes, à des voisins ou à des amis. Nous le verrons, du fait de l'absence d'un membre de la famille, celle-ci est reconfigurée, les tâches et responsabilités sont parfois repartagées. C'est le cas pour une dizaine de témoins de notre échantillon, âgés de 4 à 10 ans. Ils donnent un coup de main à leur mère pour les travaux à la ferme, voire s'occupent de la fratrie en jouant un rôle complémentaire au rôle maternel.

Qu'il intervienne pendant le conflit ou à la fin de guerre, le retour de l'absent ne laisse pas les

enfants indifférents. Pour un quart des témoins, le retour se révèle être une surprise, tandis qu'une bonne moitié des retours sont annoncés. Plus d'un quart des interviewés témoignent d'un changement physique plus ou moins important de l'absent, quelques enfants ne reconnaissant pas leur père, notamment à cause de la durée de la séparation. Pour une dizaine d'enfants, le moment des retrouvailles est d'ailleurs raté ou provoque un sentiment mitigé, car ils ne reconnaissent pas celui qu'ils ont retrouvé. Le temps des retrouvailles se passe quant à lui généralement bien. Ce sont des moments heureux pour beaucoup, avec un retour à la situation familiale « initiale » pour plus de la moitié des enfants, surtout quand la séparation n'a pas duré plus de quelques mois. Mais pour ceux qui n'avaient pas ou peu de souvenirs de leur père, la mère conserve clairement l'autorité acquise pendant la séparation, ou tout au moins, la partage avec le père revenu.

II. Le moment de la séparation

Nos témoins ont tous fait l'expérience de séparations familiales pour des raisons diverses, mais aussi à des moments très différents. Les uns sont séparés d'un ou plusieurs membres de la famille au début de la guerre, lors de la mobilisation de leur père ou au moment de l'exode. D'autres le sont pendant l'occupation. Ils sont envoyés en pension, en Suisse ou chez des oncles et tantes pour être mieux nourris, surtout à partir de 1942. Leur père ou leur mère, résistants ou otages, sont arrêtés et envoyés dans des camps. Etc.

Les séparations du début de la guerre

Si la guerre commence le 10 mai 1940 avec l'invasion allemande, pour nombre d'enfants de militaires, la séparation commence avec la mobilisation de leur père. Or, selon l'âge de l'enfant,

24. Il s'agit de Bertrand De Briey.

25. Hubert Legros n'est pas né quand son père a disparu, Arlette Plennevaux est âgée de quelques mois lors de la séparation, Françoise X est alors âgée de 2 ans, Monique Dineur de 3 ans, tandis que Liliane Furnal a 5 ans lorsque son père est mobilisé.

la relation qu'il entretenait avec son père, le métier de celui-ci, cette séparation est vécue très différemment. Les témoins les plus jeunes, nés entre 1938 et 1940, n'en ont aucun souvenir. Pour les enfants de militaires de carrière, comme Simone Scohier qui en a sept, le départ du père s'inscrit dans la suite logique des rappels d'avant-guerre, ce qui confère à la situation une forme de routine²⁶. Or, son père est fait prisonnier et ne rentre qu'à la fin de la guerre. De même, les enfants de mobilisés dont le métier les éloigne régulièrement du foyer familial ou qui ont déjà été rappelés à plusieurs reprises ne perçoivent pas la rupture que constitue le départ paternel. Certains pères sont fait prisonniers et restent en Allemagne toute la durée de la guerre²⁷.

En revanche, pour d'autres enfants très attachés à leur papa et peu habitués à le voir partir, son départ inattendu est dramatique. Dans les souvenirs d'Albert Procès, comme dans ceux d'Yvonne Prescelle, c'est la tristesse qui domine.

Si certaines familles sont donc séparées dès avant le 10 mai 1940, c'est avec l'invasion que la situation devient totalement chaotique et que nombre de familles se voient séparées. En effet, le souvenir des massacres de civils en août 1914 jette sur les routes de l'exode vers la France entre 1.500.000 et 2.200.000 Belges. Ils circulent en train, en voiture ou à pied²⁸, sur des routes embouteillées et sous la menace constante des attaques de stukas²⁹. Bien souvent, les enfants ne comprennent pas ce qu'il se passe réellement. Les adultes disent qu'il faut partir; on réunit les grands-parents qui, eux, ne veulent rien entendre; on va chercher des voisins avec qui former un groupe; on prend une charrette et on attrape tout ce qu'on trouve³⁰. Pour les plus jeunes, cette frénésie du départ a parfois tous les

aspects d'une aventure extraordinaire et suscite dès lors une excitation naïve qui tranche avec la panique des adultes³¹. En revanche, à partir de sept ou huit ans, l'enfant vit une confrontation bien plus concrète avec la réalité de la guerre, les bombardements, les corps inanimés ou les chevaux crevés³².

Mais l'exode ne dure pas. Dès l'armistice signée par la France le 22 juin 1940, la grande majorité des familles rentrent en Belgique. Ces séparations n'ont donc guère duré plus de deux mois et les familles reprennent facilement leur mode de vie habituel. L'expérience de l'exode à elle seule n'a donc pas d'impact sur les structures familiales à long terme. Mais d'autres séparations plus longues peuvent avoir lieu pendant la guerre.

Les séparations durant l'occupation

Tout au long de l'occupation, particulièrement en 1943-1944, des enfants ont été séparés de leur père et/ou mère arrêtés par les Allemands soit parce qu'ils appartenaient à un réseau de résistance, soit en représailles de sabotages ou d'assassinats de collaborateurs ou de soldats allemands. Les enfants qui ont assisté à l'arrestation en ont été marqués à vie, au point d'effacer les souvenirs précédents : leurs souvenirs commencent là.

C'est le cas, par exemple, d'Anne-Marie Richel qui voit son père Camille arrêté le 26 juillet 1944 à Soy, ainsi que les autres hommes du village, en représailles du meurtre d'un officier allemand : *« Pour moi mes premiers souvenirs, c'est, c'est vraiment quarante-quatre, le départ de... Je me vois encore avec ma grand-mère, paternelle, qui me ramenait [...] pour ma fête, pour la Sainte-Anne, j'étais une petite fille toute joyeuse, toute*

26. Interview de Simone Scohier, par Luca Ginefra et Louis Counet, 14 octobre 2019.

27. C'est le cas de Marie-Paule Malice.

28. ÉRIC ALARY, *L'Exode : un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, p. 10.

29. BÉNÉDICTE ROCHET, « Exode », dans Paul Aron et José Gotovitch (éd.), *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique*, Bruxelles, André Versailles, 2008, p. 182.

30. ÉRIC ALARY, *Les Français au quotidien, 1939-1940*, Paris, Perrin, 2006, p. 91.

31. ÉRIC ALARY, *L'Exode : un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, p. 296.

32. Interview de Jeanine Daffe, par Luca Ginefra et Louis Counet, 3 décembre 2019. La vision des humains et des animaux morts est aussi présente dans l'interview de Jeanine Vanbuyten, par Laetitia Xhrouet et Corentin Dupont, 28 octobre 2019.

joyeuse, et ce jour-là, c'est ce jour-là qu'ils ont pris mon papa. [...] quand on est arrivés, il y avait un gros camion avec des tas d'hommes dedans, des tas... je verrai toujours ce camion, et à peine rentrée dans la maison, ils ont attrapé papa, et ils le poussaient dans le camion »³³. Ce témoignage fait écho à d'autres témoignages recueillis en 2016³⁴, mais également aux témoignages d'enfants ukrainiens recueillis par Svetlana Alexievitch³⁵. Tous disent que c'est un moment important qui restera à jamais gravé dans leur mémoire. Pourtant presque aucun d'entre eux n'arrive à exprimer les émotions dont ils ont été assaillis au moment où leur jeune vie bascule, comme si tout était anesthésié en eux, à peine quelques larmes. Il ne reste que des images fixes : des camions, de longs manteaux de cuir sombres, des regards durs, le calme du parent arrêté.

D'autres enfants ont connu une séparation à la fois moins traumatisante et plus importante, puisque ce sont eux qui quittent leur famille, leur maison, leur environnement quotidien. Notre corpus ne comptant pas d'enfants cachés, presque tous nos témoins quittent leur famille en 1942, année où le ravitaillement est le plus compliqué³⁶, pour être mieux nourris et vivre au grand air en Suisse, en Normandie ou en pension. Les uns ont l'impression de partir en vacances³⁷, les autres sont soulagés d'apprendre qu'ils seront mieux nourris³⁸.

Quelles que soient les raisons et les formes de ces séparations de plusieurs années (soit deux tiers de nos témoins), il faut maintenant analyser com-

ment elles ont été vécues et quelles reconfigurations familiales elles ont impliquées.

III. Le temps de la séparation

Si l'exode a séparé nos témoins d'un membre de la famille pendant un mois ou deux, au retour en Belgique chacun retrouve sa place dans la famille. En revanche, les familles de prisonniers de guerre ou de résistants arrêtés vivent une séparation beaucoup plus longue qui implique des reconfigurations familiales plus ou moins durables. Soudain, les mères doivent assumer les responsabilités maternelles et paternelles, même lorsqu'elles font appel à la famille élargie comme les grands-parents maternels le plus souvent, mais aussi des oncles et tantes ou des voisins. Comme le dit Marie-Paule Malice, « Ben, c'est-à-dire qu'elle a fait le père et la mère »³⁹.

Nourrir les enfants ou les stratégies de survie

Pour ces mères, il s'agit d'abord et avant tout d'arriver à nourrir leurs enfants et les protéger des misères de la guerre. Les stratégies sont diverses et variées. Certaines mères travaillent beaucoup, comme couturière, comme coiffeuse, à la ferme ou dans une épicerie. Selon nos témoins, près de 30% des mères travaillaient déjà avant la guerre⁴⁰. C'est beaucoup, si l'on s'en tient aux statistiques officielles de 1930 et 1947 qui ne comptabilisent

33. Interview d'Anne-Marie Richel, par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 25 octobre 2019.

34. Cf. LAURENCE VAN YPERSELE, « Des familles séparées par la guerre. Regards d'enfants de résistants sur des expériences difficiles », in ROBIN LIEFFERINCKX ET AL (eds), *Het Schaduwleger van clandestiniteit naar herinnering. L'Armée de l'ombre de la clandestinité à la mémoire*, Oud-Turnhout, Gompel & Svacina, 2020, p. 127-148.

35. SVETLANA ALEXIEVITCH, *Derniers témoins*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.

36. Cf. HERMAN BALTHAZAR (éd.), *1940-1945. La vie quotidienne en Belgique*, Bruxelles, CGER, 1985, p. 68.

37. Interview de Pierre Wettach, par Ilona Dauw et Marine Hermans, 15 novembre 2019.

38. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019 ; et interview de Pierre Roose, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

39. Interview de Marie-Paule Malice, par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 22 novembre 2019. Notons tout de même une exception, dans la famille de Fernand Wiard, né en 1940 et qui découvre son père prisonnier de guerre qu'en 1945, c'est la grand-mère maternelle qui fait figure d'autorité, tandis que la mère suit et que le grand-père gâte son petit-fils ; interview de Fernand Wiard, par Mathilde Legros et Marie Perpete, 11 novembre 2019.

40. Soit 14 mères sur 51, dont 6 fermières, 2 coiffeuses, une couturière, une secrétaire, une commerçante, une institutrice et une ouvrière.



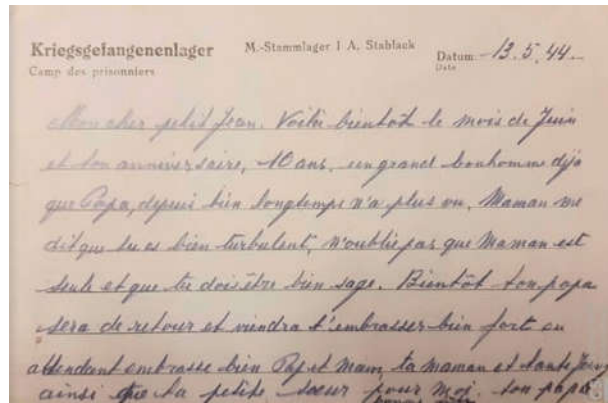
François D. posant avec ses camarades devant son baraquement. Photographie envoyée par François D. à sa famille dans le cadre de leur correspondance. Sans date (crédits : Marie-Thérèse D., nom d'emprunt).



Collage de photographie de Jules Procès, envoyé au Stalag. La famille ne recevra jamais de nouvelle du père pendant sa détention. Sans date (crédits : Albert Procès)



Le souvenir du père est entretenu chez la famille Schmit, et particulièrement en période de Noël où un montage est réalisé afin de rassembler symboliquement la famille. 1939 (crédits : Georgette Schmit)



Lettre envoyée par Pierre Schmit à son fils à l'occasion de son anniversaire, depuis un Stalag près de Königsberg. Il rappelle à son fils d'être bien sage, témoignant de son autorité qui reste présente de par ses lettres. 1944 (crédits : Georgette Schmit)

que 15,4% de femmes mariées sur le marché du travail. Mais, comme le font remarquer Hannelore Vandebroek et Leen Van Molle, ces statistiques ne reflètent pas la réalité⁴¹. Elles la construisent selon un modèle masculin où le travail est une activité stable, rémunérée et exercée hors du foyer. Autrement dit, non seulement le travail des femmes au foyer n'est pas reconnu, mais le travail d'assistance, travail ponctuel ou régulier, non rémunéré et exercé au sein de l'entreprise familiale (secrétariat, comptabilité, travail à la ferme, etc.) n'est pas non plus repris dans ces statistiques. Or, aux yeux des enfants interviewés, les mères ont beaucoup travaillé pendant la guerre. Celles qui avaient déjà un emploi ne comptent plus leurs heures, d'autres déménagent chez des parents à la campagne et aident à la ferme, d'autres cherchent un emploi rémunéré. Ainsi, par exemple, Nicole Isabey qui a neuf ans en 1940 voit sa mère prendre un emploi dans une épicerie pour nourrir ses deux filles, tandis que son mari est mobilisé en France et ne rentrera que quelques mois plus tard: «*Maman, elle a dû commencer à travailler puisqu'elle se retrouvait toute seule, sans rien, sans revenu. Donc, elle a travaillé dans une épicerie. Elle faisait tout. Elle vendait, elle mettait de l'ordre, elle nettoyait [...]. J'ai été beaucoup seule. Parce que, comme maman travaillait toute la journée, elle ne rentrait pas à 16h. Moi, je sortais de l'école, je traînais un peu en rue*»⁴². Pourtant, ce travail ne suffit pas à éloigner la faim qui a marqué Nicole pendant toute la guerre. Le retour du père n'arrangera pas la situation et les relations de couple deviennent tendues. Certains enfants très jeunes à l'époque et issus de famille modestes ne se souviennent même pas comment leur mère s'est débrouillée. Ainsi, Liliane Fumal, née en 1935 et dont le père ébéniste est prisonnier de guerre jusqu'en 1944, vit seule avec sa mère dans un petit appartement à Saint-Gilles. Sa sœur aînée a été envoyée en France pour être nourrie

par ses oncle et tante. En effet, la petite pension de femme de prisonnier ne suffit pas. Tout ce que Liliane sait, c'est que sa mère est souvent absente et qu'elle est «livrée à elle-même»⁴³ sans être malheureuse pour autant. Dans ces familles, les enfants sont souvent mis à contribution. Clairette Fontaine, par exemple, qui a dix ans lorsque son père est arrêté, fait le pain avec sa mère, glane des pommes de terre dans les champs, achète quelques produits dans les fermes alentour, pendant que sa mère travaille comme coiffeuse et que sa grand-mère cuisine pour toute la maisonnée: «*Ah, je me débrouillais, hein!*»⁴⁴. C'est également le cas des frères Joseph et Jean Legros dont le père est prisonnier de guerre en Allemagne et qui participent aux travaux de la ferme pour aider leur mère et leurs grands-parents maternels. Joseph, l'aîné, né en 1935, est d'ailleurs imprégné de l'idée qu'il doit être à la hauteur d'un père qui jugera ses actes à son retour⁴⁵; tandis que Jean, né en 1937, se contente d'une aide plus ponctuelle⁴⁶.

D'autres s'installent chez leurs parents. C'est ce que fait la mère de Georgette Schmit pour pouvoir louer sa propre maison et vivre de ce petit loyer et du potager de ses parents. Georgette élève d'ailleurs 42 lapins! Mais, à Arlon, ses grands-parents maternels sont plutôt austères. Heureusement, Georgette, son frère et sa mère peuvent compter sur le soutien d'amis de la famille, les Flohimont. Leur soutien est à la fois matériel et psychologique: «*Je peux aller chez eux tous les jours sauf le dimanche [...]. Là nous avons eu des contacts qui m'ont permis de vivre joyeusement et diablement parce que j'étais assez vivante. Mais chez mes grands-parents, on ne pouvait pas bouger, non*»⁴⁷. En tant que femme de prisonnier, la mère de Georgette peut également compter sur l'«Amicale des femmes de prisonniers» qui organise des formations, des réunions de paroles et de petites pièces de théâtre.

41. HANNELORE VANDEBROEK & LEEN VAN MOLLE, "The Era of the Housewife?", in *Revue belge d'histoire contemporaine*, t. XL, 2010, n°1-2, p. 51-80.

42. Interview de Nicole Isabey, par François Delait, 19 novembre 2019.

43. Interview de Liliane Fumal, par Pauline Jans et Julien Libert, 8 janvier 2020.

44. Interview de Clairette Fontaine, par Denis Dereppe et Louis Pinczewski, 13 octobre 2019.

45. Interview de Joseph Legros, par Tom Costard et Thomas De Raedemacker, 8 et 14 décembre 2019.

46. Interview de Jean Legros, par Tom Costard, 1^{er} et 8 février 2020.

47. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 2019, premier entretien, non daté.

Enfin, comme tous les Belges dans le besoin, elle a recours au « Secours d'hiver ». Georgette, comme tous les témoins qui parlent de cette aide, se souvient des timbres de rationnement, de la soupe et du chocolat. La famille Scohier quitte sa maison de Pépinster réquisitionnée par les Allemands (dont Simone garde un bon souvenir) pour s'installer dans la maison voisine de celles des grands-parents maternels à Cerfontaine. La mère de Simone qui est coiffeuse ne compte plus ses heures pour alimenter le budget familial et Simone, l'aînée de la fratrie, va régulièrement manger chez sa cousine qui habite la même rue. La solidarité de toute cette famille élargie fait que Simone peut dire : « *Nous n'avons jamais eu faim* »⁴⁸. La famille de Monique D., aussi, va vivre le temps de la séparation avec ses grands-parents maternels, un oncle et une tante. Si le grand-père est le chef de famille, c'est bien la mère qui représente l'autorité pour ses enfants et la grand-mère qui donne de l'affection à la petite Monique pendant toute son enfance. Monique ne s'entend ni avec son grand-père ni avec son oncle, mais reporte sur son grand frère l'idéal du père : « *C'était vraiment quelqu'un de bien, très intelligent, un bel homme. J'ai transféré l'identification au père sur mon frère* »⁴⁹. À ses yeux, la vie dans cette famille élargie est triste et pesante. Si Monique se sent protégée par sa mère, notamment lors des bombardements, c'est avec sa grand-mère dans la cuisine qu'elle a ses plus beaux souvenirs.

De même, Anne-Marie Richel et Marie-Paule M. vivent avec leurs grands-parents maternels, mais depuis 1938 déjà. Anne-Marie adore son grand-père pour son immense et rassurante tendresse. Avec l'arrestation de son père en 1944, sa mère assume tous les rôles avec détermination : « *Maman avait quand même du caractère, donc heu, elle n'a sûrement pas laissé faire tout ce qu'il [le grand-père] voulait, mais il nous gâtait* »⁵⁰. Mais l'absence de son

père lui pèse. À six ans, elle a besoin d'être rassurée par son grand-père et par sa mère : « *On nous calmait, on nous disait : Il va revenir, il faut attendre, il faut attendre* »⁵¹. De son côté Marie-Paule a bien perçu l'inquiétude de sa mère pour son mari prisonnier de guerre. Car certaines mères n'arrivent pas à cacher leur inquiétude ou leur désarroi. À six ans, Edgard Verly voit souvent sa mère pleurer : « *ça, ça m'a fait mal et, je ne sais pas moi, je trouvais que les femmes pleuraient facilement* »⁵². Pourtant, sa mère et lui ne manquent de rien : « *On était des chancards, parce qu'on allait à l'école avec sa tartine et un œuf dur. Et on était content car on avait de quoi se mettre sous la dent* »⁵³. Ils vivent à la ferme chez les grands-parents paternels depuis toujours. Mais lorsque son père est fait prisonnier, la cellule familiale se resserre, la grand-mère prend le rôle de maîtresse de maison et les oncles viennent régulièrement donner un coup de main et voir s'ils ne manquent de rien. Rapidement, ces oncles deviennent pour Edgard des figures de remplacement paternel.

La mère d'Albert Procès ne fait pas appel à la famille élargie. Elle gère seule, avec ses quatre enfants, la ferme familiale. Mais ceux-ci sont largement mis à contribution, malgré leur jeune âge : « *Oui, c'est vrai qu'elle nous a élevés avec ses bras et nous on était quand même à contribution. Pour vous dire, j'étais dans le jardin, je cultivais mes saletés et j'ai été mis à l'œuvre fort tôt et alors parfois on crie [...]. Il fallait quand même aider notre maman qui était débordée. Car, en plus d'élever ses enfants avec tout ce que ça implique, elle travaillait quasiment tous les jours à la ferme. [...] Alors on avait chacun son boulot, dans le jardin, pour l'entretien de la maison, le chauffage et puis bon. On faisait les moissons, ben, on courait et allait glaner les épis, hein* »⁵⁴. Grâce au travail de tous et à la débrouillardise

48. Interview de Simone Scohier, par Luca Ginefra et Louis Counet, 14 octobre 2019.

49. Interview de Monique D., par Ilona Dauw et Marine Hermans, 20 novembre 2019.

50. Interview de Anne-Marie Richel, par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 25 octobre 2019.

51. *Idem*.

52. Interview d'Edgard Verly, par Luca Ginefra et Louis Counet, 26 novembre 2019.

53. *Idem*.

54. Interview d'Albert Procès, par Luca Ginefra et Louis Counet, 29 octobre 2019.

de sa mère, la famille Procès n'a jamais eu faim. La mère de Marie Marlair ne fait pas non plus appel à la famille élargie, si ce n'est pour prendre soin de son ainée qui est envoyée chez la grand-mère maternelle. Pour le reste, sans reprendre son métier d'institutrice qu'elle avait quitté à son mariage, elle se débrouille seule avec ses deux fils et Marie, la petite dernière, née en 1940. Le père, un maréchal-ferrant, est prisonnier en Allemagne pendant toute la durée de la guerre. La situation est tellement difficile que « *comme papa est parti, maman a dû liquider tout ce qui y avait comme matériel pour avoir de l'argent* »⁵⁵. La mère prend alors tous les rôles, sans l'aide de personne. Car, selon Marie, « *elle savait s'imposer même si papa n'était pas là. Et nous, on savait bien qu'il ne fallait pas broncher. Parce qu'elle était toute seule. Donc, automatiquement, il y avait une forme de respect* »⁵⁶. Néanmoins, les frères sont mis à contribution. L'aîné surtout « *parce qu'il se sentait un peu responsable de la famille, il n'avait que sept ans, mais pour lui c'était l'homme de la maison [...] il remplaçait [le père] pour la maintenance, le petit travail, hein. Essayer d'aider au maximum* »⁵⁷. Malgré tout, la vie reste précaire jusqu'à la fin de la guerre et la mère pleure souvent.

Pour la famille Choquet, famille ouvrière, la situation est encore plus pénible. Certes, deux oncles leur apportent de temps à autre les surplus de leur pêche. Un jour, c'est un voisin qui leur apporte de l'aide: « *Le type, il est rentré, il a levé le couvercle du poêle, il n'a rien dit. Il est sorti et il est revenu avec un sac de charbon et, après, sa fille nous a apporté une demi-tarte de riz. ça, c'est... ça je ne l'oublierai jamais* »⁵⁸. Mais ces gestes ponctuels ne suffisent pas et, en 1942, la mère finit par envoyer ses deux fils en pension à Tournai pour

qu'ils soient suffisamment bien nourris. Georges Choquet en garde des souvenirs mitigés. Sa vie au pensionnat a été à la fois « *pénible et agréable* ». En tous cas, il s'y est fait des amis, a appris le latin et la mécanique, a été nourri à sa faim. Il conclut: « *Oui, malgré tout, je leur suis très reconnaissant, ils m'ont ouvert un peu sur le monde. [...] au pensionnat, j'ai appris le latin qui ne m'a servi à rien, mais enfin, ça m'a servi à connaître la formation du français et un peu de notre façon de vivre* »⁵⁹. La famille Prescelle est aussi une famille ouvrière. Pendant les quelques mois où le père est absent, la mère se prive beaucoup pour nourrir leurs quatre enfants. Mais, même après le retour du père la situation reste difficile et la faim est souvent ressentie. Yvonne, qui a sept ans en 1940, se souvient d'avoir été mendier de la nourriture: « *Donc à ce moment-là... je me rappelle de ça. D'aller demander. D'aller dans les fermes, mendier. Mendier* »⁶⁰. À ses yeux, c'est la tendresse qui règne dans la famille qui leur a permis de traverser ces moments difficiles. La situation de la famille Roose est tout aussi pénible. En 1942, les parents n'arrivent plus à nourrir leurs sept enfants. C'est pourquoi Pierre, neuf ans, et Élisabeth, une de ses sœurs, sont envoyés en Normandie, à Sillé-le-Guil-laume, chez une tante maternelle. Ils sont très bien accueillis par leur oncle et tante, un couple aisé et sans enfant. L'oncle est boulanger-pâtissier et la tante tient la boulangerie. Le contraste entre cette famille d'accueil et leur famille à Berchem est total. Au niveau de la nourriture d'abord, la Normandie ne manque de rien⁶¹. « *Mon oncle et ma tante sont pâtissiers. On va bouffer pendant toute la guerre, et des croissants, et des brioches, pendant qu'eux [sa famille en Belgique] ils crèvent hein* »⁶². L'abondance de nourriture est le premier choc, mais il n'est pas le seul. La famille Roose est

55. Interview de Marie Marlair, par Jacques Hugé et Maxime Detant, 9 novembre 2019.

56. *Idem*.

57. *Idem*.

58. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

59. *Ibidem*, p. 177.

60. Interview d'Yvonne Prescelle, par Sarah Brismé et Oreana Leirens, 6 novembre 2019.

61. Cf. ALAIN CORBIN, *Sois sage, c'est la guerre. Souvenirs d'enfance de l'exode à la bataille de Normandie. 1939-1945*, Paris, Flammarion (Champs), 2016, p. 101-108.

62. Interview de Pierre Roose, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

très pratiquante, « *bigote* »⁶³ selon les propres mots de Pierre. À Sillé, les mœurs sont bien différentes. Son oncle et sa tante ne sont pas pratiquants, pas même croyants. Néanmoins, la tante s'est engagée auprès de sa sœur, la mère de Pierre, à les emmener à la messe chaque semaine, promesse qu'elle tiendra⁶⁴. C'est la seule obligation religieuse qu'ils ont en Normandie, ce qui est déjà une grande différence avec leur situation en Belgique où ils vont à la messe tous les jours⁶⁵. Au plan affectif, la chaleur de cette famille d'accueil offre un contraste immense avec la froideur de ses parents à Berchem. Son oncle et sa tante sont très tendres avec les enfants et les cajoleries ne manquent pas⁶⁶. En plus, cette famille fait attention à éveiller Pierre et Élisabeth à la culture. Ils vont au cinéma toutes les semaines, leur font prendre des cours de théâtre, de piano, de sport. En fait, la famille de Sillé est une famille moderne dont le principe fondamental est l'épanouissement personnel de chacun de ses membres. Pour Pierre qui vient d'une famille traditionnelle, c'est une découverte qui a de quoi déstabiliser. Ces trois années passées en Normandie sont les plus belles de sa vie. Même les bombardements de juin 1944 lui laissent de bons souvenirs : « *Et nous ... enfin c'était un feu d'artifice qui n'est plus d'artifice quoi. Mais c'était beau à voir...* »⁶⁷. Pour Pierre, désormais, ce modèle familial sera l'idéal à atteindre. Pierre appelle d'ailleurs son oncle et sa tante de Sillé « *mes parents français* »⁶⁸. Et c'est à contrecœur qu'il rentre en Belgique après la guerre dans une famille qu'il ne peut plus considérer comme allant de soi.

Pierre et Maurice Wettach, aussi, ont d'excellents souvenirs de leur séjour en Suisse. Pierre, le plus jeune, est transféré de foyer en foyer. Il s'adapte à tout et apprend à se débrouiller. Tandis que Maurice est accueilli par un couple sans enfant, les Schwin, qui trouvent en lui le fils qu'ils n'ont

pas eu. Il est particulièrement choyé et gardera d'ailleurs des contacts avec eux après la guerre. Les deux frères voient leur séjour comme une parenthèse heureuse dans leur vie : « *ça s'est vraiment très bien passé, je n'ai jamais eu de grosse tristesse. Je n'ai pas été malheureux. Maurice non plus, au contraire, lui il était plutôt heureux* »⁶⁹.

Mais il y a aussi des cas particulièrement dramatiques, comme une famille de notables de Walcourt, une famille unie de trois enfants. Le père est prisonnier de guerre et ne rentrera qu'en 1945. La famille se débrouille sans trop de problème, jusqu'à la mort de la mère en 1943. Alors tout bascule. Françoise la plus jeune – elle a cinq ans à la mort de sa mère – reste à Walcourt avec sa gouvernante ; tandis que sa sœur aînée et son frère sont d'abord envoyés chez les grands-parents paternels, mais la grand-mère meurt six mois plus tard et le grand-père a un cancer. La grande-sœur, Marie-Thérèse, est alors envoyée à Bruxelles chez sa marraine et le frère, Robert, chez un oncle. La fratrie qui s'entendait bien est donc éclatée. Seules les lettres leurs permettront de garder contact pendant la guerre. Françoise explique : « *Mais moi personnellement, j'étais un petit peu à l'écart – pas mise à l'écart – mais à l'écart parce qu'il y avait une dame qui aidait maman qui était déjà assez souffrante et je me suis attachée à elle* »⁷⁰. Ils se retrouveront avec bonheur après la guerre au retour de leur père.

Maintenir la présence du père malgré la distance

La plupart des mères de nos témoins ont veillé à maintenir la présence du père au sein de la famille malgré la distance. Certaines mères font appel au souvenir du père pour asseoir leur propre autorité

63. Interview de Pierre Roose, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 4 décembre 2019.

64. *Idem.*

65. *Idem.*

66. Interview de Pierre Roose, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

67. *Idem.*

68. *Idem.*

69. Interview de Pierre Wettach, par Ilona Dauw et Marine Hermans, 15 novembre 2019.

70. Interview de Françoise X., par Pauline Jans, 6 novembre 2019.

et garder l'ordre au sein de la famille. Ainsi, Georgette Schmit s'entend dire régulièrement: « Si ton père était ici, tu aurais déjà eu des gifles »⁷¹. De même, la mère de Georges Choquet n'hésite pas à faire appel à l'importance du regard du père sur son fils: « Fais ça, si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour ton père. Et quand il reviendra, je lui dirai »⁷². À neuf ans, Jeanne Adriaens sait qu'elle doit bien travailler à l'école pour que son père, qui a fui le travail obligatoire en s'engageant dans un cirque itinérant, soit fier d'elle. D'ailleurs, durant les trois années de séparation, elle entend sans cesse sa mère répéter: « Quand papa reviendra »⁷³. La mère d'Edgard Verly, quant à elle, n'hésite pas à le menacer: « Attention, quand ton père va rentrer, à tes fesses »⁷⁴. Or, ce transfert d'autorité est accepté et encouragé par certains pères prisonniers via la correspondance. En témoigne une lettre que le père Schmit adresse au frère jumeau de Georgette: « Maman me dit que tu es bien turbulent, n'oublie pas que maman est seule et que tu dois être bien sage »⁷⁵. Cette lettre montre également que c'est bien la mère qui assume l'autorité du père et non les grands-parents chez qui la petite famille est venue s'installer.

Le père peut être également présent dans les conversations familiales. C'est le cas dans la famille Choquet où, malgré la misère, « ma mère nous élevait quand même dans le culte du père [...] Ma mère disait souvent: Quand Joseph sera revenu... Et nous aussi: Quand papa sera revenu, on fera ça, on fera ça »⁷⁶. C'est également le cas dans la famille Desmaret où la mère ne cesse de parler à ses trois enfants de leur père: « C'est pour ça que quand il est revenu, peut-être que d'autres femmes de prisonniers n'ont pas eu la même atti-

tude, mais ma mère, elle a été extraordinaire. Quand il est revenu, c'était comme s'il était parti un mois ou deux avant. Il n'y a pas eu de séparation affective »⁷⁷. D'autres mères entretiennent l'espoir d'un retour, comme celles de Simone Scohier et d'Albert Procès: « Oui, là, maman elle nous encourageait 'oui, il va revenir, il va revenir'. Mais on ne voyait jamais rien revenir... »⁷⁸.

Dans les familles pratiquantes, la prière est aussi une façon de rendre l'absent présent. Prière imposée ou prière spontanée, prière en famille ou seul avant de dormir. Marie-Paule M., par exemple, se souvient d'avoir prié avec sa sœur pour le retour de son père prisonnier en Allemagne: « Avant d'aller au lit on disait une prière avec ma sœur, et puis euh... c'est comme chez vous je pense, quand on mange des fraises ou un autre fruit, on fait un vœu. [...] donc en mangeant nos fraises, on a dit pour que papa revienne »⁷⁹. Chez les Gillet, depuis l'arrestation du père en 1942 pour participation à la presse clandestine, la mère réunit chaque soir ses sept enfants pour prier en famille⁸⁰; tandis que chez les Desmaret, la mère met sa fille au lit en lui disant: « Dis bien tes prières, dis bien tes prières pour papa »⁸¹.

Pour les familles de prisonniers de guerre, la correspondance est un moyen important pour garder les liens, donner des nouvelles des enfants qui grandissent, maintenir son rôle à distance via des conseils, des ordres ou des félicitations aux enfants lorsqu'il apprend qu'ils ont bien travaillé à l'école⁸². Dans certaines familles, les mères lisent les lettres du père aux enfants, voire leur demandent d'écrire quelques lignes. Jeanine Daffe se souvient de la joie familiale lorsqu'une lettre de son père arrivait: « Il nous écrivait et il nous envoyait des cartes et tout

71. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 2019, premier entretien, non daté.

72. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 11 décembre 2019.

73. Interview de Jeanne Adriaens, par François Delait, 18 novembre 2019.

74. Interview d'Edgard Verly, par Luca Ginéfra et Louis Counet, 19 novembre 2019.

75. Lettre de Pierre Schmit à Jean Schmit, 13 mai 1944 (Archives personnelles de Georgette Schmit).

76. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

77. Interview d'Elise Desmaret, par Sara Jeanty et Vincent Lequeux, 11 décembre 2019.

78. Interview d'Albert Procès, par Luca Ginéfra et Louis Counet, 29 octobre 2019.

79. Interview de Marie-Paule M., par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 22 novembre 2019.

80. Interview de Chantal Gillet, par Sara Jeanty et Vincent Lequeux, 4 décembre 2019.

81. Interview d'Elise Desmaret, par Sara Jeanty et Vincent Lequeux, 11 décembre 2019.

82. *Idem.*

ça. Maintenant, c'était pour les fêtes de fin d'année, tout ça. [...] Ah, on était contente, on était heureuse»⁸³. L'échange de photos est également une façon très concrète de communiquer. Le père de Georgette Schmit envoyait un nombre assez important de photos à sa famille restée à Arlon. Ces photos ou dessins provoquent, aujourd'hui comme alors, beaucoup d'émotions. En 1942, elle reçoit un portrait à l'aquarelle de son père sous lequel elle a écrit : « [...] Sa tête seule, grande, si réelle. Maman l'a accrochée au mur de notre chambre. En la sortant ; je pleurais le soir. J'avais si peur que papa ne revienne jamais »⁸⁴. Ces échanges de photos se font dans les deux sens. Georges Choquet, par exemple, envoie des photos du jardin⁸⁵, tandis que la mère de Georgette envoie, en 1943, des photos individuelles des enfants accompagnées d'un mot pour leur papa écrit par Georgette qui a neuf ans. Si les lettres sont surtout écrites par sa mère, celle-ci laisse à sa fille l'occasion d'y ajouter un petit mot : « Maman l'écrivait, elle me la montrait, j'écrivais deux mots au fur et à mesure que j'apprenais à écrire à l'école, j'écrivais une petite phrase en dessous »⁸⁶. Les photos permettent de se souvenir, de reconstituer la famille au complet pour Noël via des photomontages⁸⁷, mais aussi d'appréhender et de faciliter le retour d'un père parti plusieurs années, qui a changé physiquement et dont les enfants ont grandi. Comme en témoigne Georgette Schmit : « Il avait changé physiquement. Moi je n'ai pas eu de choc parce qu'on avait des photos »⁸⁸. Edgard Verly aussi estime que c'est grâce aux photos envoyées par son père qu'il l'a tout de suite reconnu⁸⁹.

Mais, les lettres ne sont pas toujours partagées en famille et restent alors le lieu du couple, de leur intimité, de leurs rêves et de leurs larmes. Ainsi,

la mère de Marie Marlair refuse de lire les lettres du père et n'associe pas ses enfants à l'écriture des lettres à son mari. Marie se souvient : « Elle les lisait elle, mais pas à moi. Nous non, on ne savait pas. Alors j'ai dit 'Alors qu'est-ce qu'il a, papa ? Ca ne va pas ?'. 'Si, si, ça va, il va revenir, mais il doit encore travailler'. Donc, je crois qu'elle brodait un peu pour qu'on ne sente pas qu'elle était malheureuse »⁹⁰. Jusqu'à la fin de sa vie, sa mère refusa que ses enfants lisent leurs lettres...

Outre les lettres et les photos, les colis envoyés par les familles de prisonniers et acheminés par la Croix-Rouge de Belgique occupent une place importante dans les relations à distance. C'est une façon concrète de prendre soin de l'absent, de montrer que l'on se prive pour lui et par là de lui signifier son importance au sein de la famille. L'implication des enfants dans la confection de ces colis a d'ailleurs laissé bien des souvenirs. Georgette Schmit, par exemple, assistait à la confection des colis pour son papa, colis dont le contenu est surtout composé d'aliments roboratifs, comme les caramels ou les galettes au beurre qu'il pourra partager avec « tous ses copains »⁹¹. Le beurre acheté par la famille est exclusivement consacré aux galettes faites pour son père. La famille Choquet aussi se prive pour remplir les colis de chocolats reçus du Secours d'hiver. Georges se souvient : « Nous, on se privait de chocolat pour l'envoyer à notre père, parce que ça lui servait de monnaie d'échange aussi là-bas »⁹². Lorsque l'on sait les difficultés dans lesquelles la mère se débat, on sent toute l'importance de ce père et on souhaite le lui faire sentir en attendant son retour. Marie-Paule M. et sa sœur participent, elles aussi, à la préparation des colis pour leur papa et reçoivent des lettres et

83. Interview de Jeanine Daffé, par Luca Ginefra et Louis Counet, 3 décembre 2019.

84. Document en sa possession.

85. *Ibidem.*, p. 158.

86. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 2019, premier entretien, non daté.

87. C'est le cas de la famille Schmit qui a réalisé pour un Noël (sans date) un photomontage de la mère avec les deux enfants au centre et dans le coin supérieur gauche le père en uniforme qui veille sur eux (Archives privées de Georgette Schmit).

88. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 6 décembre 2019.

89. Interview d'Edgard Verly, par Luca Ginefra et Louis Counet, 19 novembre 2019.

90. Interview de Marie Marlair, par Jacques Hugé et Maxime Detant, 9 novembre 2019.

91. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 2019, premier entretien, non daté.

92. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

cadeaux en retour. D'ailleurs, son souvenir le plus net concerne un objet que son père leur a envoyé: «entre autres, on a reçu, ma sœur et moi, on a reçu une broche. Et je l'ai toujours cette broche»⁹³. Pour Marie-Rose Coquerelle dont le père a été arrêté en 1942 lorsqu'elle a cinq ans, se priver de chocolat est un rituel important pour exprimer son affection à l'égard de son papa: «À l'école, j'étais en première primaire, et on avait droit à un chocolat. [...] Un jour, j'étais punie et je n'ai pas eu mon chocolat et ça a été un drame. Et l'institutrice, elle demandait pourquoi je pleurais tant pour ce chocolat et maman est allée la trouver, elle a dit 'faut pas le supprimer parce que son chocolat, elle ne le mange jamais, elle l'envoie à son papa'»⁹⁴.

En revanche, pour la plupart des enfants de résistants arrêtés et envoyés dans des camps, il n'y a ni courrier ni colis. Anne-Marie Richel et sa famille, comme tant d'autres, sont restés neuf mois sans aucune nouvelle.

L'insouciance de l'enfance

Si la plupart des mères de nos témoins ont veillé à maintenir le souvenir de l'absent au sein de la famille, lorsque la séparation est longue, les enfants – surtout s'ils sont jeunes – s'adaptent à la nouvelle situation et finissent par s'habituer à cette absence. Sans disparaître, il ne fait tout simplement plus partie du paysage quotidien de l'enfant. Ainsi, Albert Procès qui pourtant avait un lien privilégié avec son père jusqu'à ses quatre ans témoigne: «On espérait toujours depuis le début qu'il allait revenir sous peu. Mais bon, les jours, les semaines, les mois, les années ont passé et pour finir, c'est triste à dire, mais on s'y était fait»⁹⁵. Edgard Verly dont le père est fait prisonnier en 1940 s'est aussi adapté à cette absence: «Non, non, non, mais vous savez, quand

on perd son père à cinq-six ans, je ne vais pas dire qu'on s'habitue, hein, mais c'est une situation qui paraît presque normale»⁹⁶. De même, Élise Desmaret se souvient de son bonheur en vacances chez les grands-parents avec les cousins et les cousines: «Je n'ai pas tellement été perturbée, sauf par la non-présence de papa. Mais j'ai toujours été tellement entourée d'affection par mes grands-parents, on retournait au village pendant les grandes vacances. J'étais très proche de mes cousins [...] À notre époque, on jouait entre enfants, on faisait de la trottinette...»⁹⁷.

D'ailleurs, la plupart de nos témoins ont des souvenirs de leurs jeux d'enfants en guerre (surtout les garçons), des bombardements qui ne font pas toujours peur, des escadrilles dans le ciel ou de l'arrivée des Américains avec leurs chewing-gums. Pour ne prendre qu'un exemple, Albert Procès se souvient des dernières semaines de guerre. Il a alors neuf ans. «On avait chassé les Allemands et il y avait une carrière avec des bâtiments où on stockait les poudres et le matériel pour la carrière. Les Allemands étaient venus faire un dépôt de vêtements, d'armes, de munitions. [...] On avait été jusque là-bas. [...] Pour finir, on s'est habillés avec casques et vêtements d'Allemands, on était habillés comme ça dans tous les champs. Mais alors, quand ma mère a vu ça... La main, elle a valsé, pour nous dire qu'on était inconscients, que c'était la guerre»⁹⁸.

IV. Les retrouvailles

Dans la plupart des familles séparées, les retrouvailles sont attendues avec ardeur, fantasmées, rêvées⁹⁹. Certains retours sont annoncés (c'est le cas pour plus de la moitié de nos témoins), d'autres tombent à l'improviste (pour près d'un quart d'entre

93. Interview de Marie-Paule M., par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 22 novembre 2019.

94. Interview de Marie-Rose Coquerelle, par Denis Dereppe et Louis Pinczewski, 8 décembre 2019.

95. Interview d'Albert Procès, par Luca Ginefra et Louis Counet, 29 octobre 2019.

96. Interview d'Edgard Verly, par Luca Ginefra et Louis Counet, 26 novembre 2019.

97. Interview d'Élise Desmaret, par Sara Jeanty et Vincent Lequeux, 11 décembre 2019.

98. Interview d'Albert Procès, par Luca Ginefra et Louis Counet, 29 octobre 2019.

99. C'était déjà le cas lors de la Première Guerre mondiale. Cf. MANON PIGNOT, «1918-1919: Retour des hommes et invention des pères», in GUILLAUME PIKKETY & BRUNO CANBANES (ed.), *Retours à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009, p. 37-65.

eux). Mais quelles qu'en soient les modalités, le retour c'est d'abord les retrouvailles des corps. Ces corps parfois méconnaissables, ces corps qui disent les souffrances endurées, ces corps qui expriment la tendresse ou la fatigue, ces corps qui à hauteur d'enfant signifient des choses diverses et provoquent des émotions contrastées. Les réactions des enfants varient considérablement entre ceux qui sont trop jeunes pour avoir des souvenirs personnels de l'absent, ceux qui ont le souvenir d'une relation forte et intime avec lui et ceux qui n'ont que des souvenirs d'une relation distante, voire difficile. Mais tous ont gardé de l'instant du retour des souvenirs extrêmement précis qui contrastent avec la mémoire parfois très floue du temps de la guerre. Pour la majorité de nos témoins, le moment des retrouvailles est un moment heureux, mais pour certains ce fut beaucoup plus difficile ou décevant. Notons toutefois que ce moment ponctuel chargé en émotions n'implique pas nécessairement bonheurs ou difficultés à long terme¹⁰⁰. En effet, plus de la moitié des témoins estiment qu'après les retrouvailles « tout rentre dans l'ordre ». Mais dans cette moitié, on trouve tous les témoins qui n'ont connu qu'une séparation courte de quelques semaines à quelques mois, auxquels il faut ajouter quelques autres témoins. En revanche, si l'on ne reprend que les témoins qui ont vécu une séparation longue qui se compte en année(s), on constate que deux tiers d'entre eux vivent des changements structurels au sein de la famille. Ces changements – principalement un renforcement du rôle des mères – mènent tantôt à un nouvel équilibre familial, tantôt à des tensions familiales plus ou moins vives.

Les retours heureux

Marcelle Vandaudenard retrouve son père adoré après trois mois d'exode. À onze ans, elle se sou-

vient parfaitement de ce moment: « *Mais ça je me souviens, maman était occupée à coudre à sa machine et elle dit à mon frère: 'Tu reconnaîtrais la moto de papa?' – 'Oui' il dit, 'il est là' il dit [rires]. Et effectivement papa rentrait* »¹⁰¹. Le retour du papa se fait dans la joie. Les effusions et les embrassades du retour ne dénotent pas avec le comportement habituel de cette famille très affectueuse. Le retour du père à la maison et à l'atelier de passementerie signifie un retour à la normale dans ce foyer qui va traverser le reste de la guerre sans trop de difficultés. Même surprise et même joie chez Janie Cuignet qui retrouve son père après quelques semaines d'absence en 1940. Elle se souvient avec précision du képi à floche, du piquant de sa barbe lorsqu'il la prend dans ses bras et de ses parents enlacés. Elle conclut: « *C'est peut-être ce jour-là que je me suis dit que je devais l'aimer* »¹⁰².

Pour Marie-Paule M. aussi, le retour se passe dans la joie. Elle a dix ans lorsque son père rentre de cinq années de captivité. Comme son retour n'est annoncé qu'à la dernière minute, c'est pratiquement une surprise. Sa mère « *avait toujours dit qu'il reviendrait dans les derniers. Et il est revenu dans les premiers! [...] Donc on ne l'attendait pas du tout à ce... à ce moment-là* »¹⁰³. Elle reconnaît immédiatement son père. Et c'est la joie: « *Oh, oui. Ah, ça!* »¹⁰⁴. Ce retour n'implique pas de nouveaux changements. La mère, avec le consentement du père, conserve son autorité sur les enfants et les responsabilités qu'elle a assumées pendant l'absence de son mari: « *Oh, c'était toujours maman qui nous avait éduqués pendant cinq ans, et elle a continué. [...] Ben, disons que c'était elle qui nous grondait quand... Et lui, il était d'accord hein, on voyait bien qu'ils en avaient parlé... Papa était, était strict à travers maman, si vous voulez* »¹⁰⁵. Il semble que ce nouvel équilibre familial convenait tant aux enfants qu'aux parents.

100. Ce qui confirme les observations faites par Juliette Linard pour les enfants de prisonniers de guerre. Cf. JULIETTE LINARD DE GUERTECHIN, *Enfances en guerre, enfances sans père (1939-1945)*, Louvain-la-Neuve, mémoire de Master, UCLouvain, 2019, p. 148-149.

101. Interview de Marcelle Vandaudenard, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 15 novembre 2019.

102. Interview de Janie Cuignet, par Denis Dereppe et Louis Pinczewski, 23 octobre 2019.

103. Interview de Marie-Paule M., par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 22 novembre 2019.

104. *Idem.*

105. *Idem.*

Si cette évolution n'a rien d'exceptionnel, elle est rarement exprimée aussi clairement. Sans compter les familles où les pères mettent un point d'honneur à retrouver leur statut de Pater Familias et où cela ne se passe pas toujours bien, soit avec la mère, soit avec les aînés qui ont pris des responsabilités pendant l'absence de leur père. Georgette Schmit, d'ailleurs, se souvient que « *beau-coup de dames se sont plaintes de la mésentente de leurs grands enfants avec leur papa presque inconnu* »¹⁰⁶. C'est le cas, par exemple, de Jacques Lecoq. Il a deux ans lorsque son père est fait prisonnier. Sa mère meurt peu après. Lui et ses deux grands frères sont pris en charge par un oncle et une tante assez âgés. Mais ce sont ses frères qui l'éduquent réellement, l'amènent à l'école et lui font faire ses devoirs. Jacques n'a pas de souvenir précis du retour de son père, mais bien des tensions entre son père et ses aînés : « *entre mes deux frères et mon père, là ça ne passait pas de trop [...] quand il est revenu mon, mes deux frères ont demandé la part de leur mère...* »¹⁰⁷. Quant à lui, le caractère autoritaire de son père ne lui est vraiment apparu qu'à l'adolescence. Certains couples, d'ailleurs, ne survivent tout simplement pas à l'épreuve de la guerre. Les parents de Claire Fontaine, par exemple, se séparent en 1948.

Les retours ont souvent suscité des émotions fortes, mais il est des familles où les émotions ne s'expriment pas. La famille Choquet est très peu démonstrative. Le retour se passe tranquillement, mais en l'absence de tout débordement affectif. Pourtant, à treize ans, Georges aime beaucoup son père et il a vécu l'angoisse familiale pendant les cinq derniers mois de la captivité de son père dont la famille n'avait plus de nouvelles¹⁰⁸. En effet, même si les premiers camps sont libérés en avril 1945, les

prisonniers du Stalag de Königsberg où se trouve son père ne tombent aux mains des Russes qu'en mai 1945, après une longue évacuation forcée par les Allemands. Alors seulement leur rapatriement commence¹⁰⁹. Georges Choquet est au séminaire lorsque son père rentre. Le directeur lui donne alors congé. Lorsqu'il sort, son père est là. « *Je me rappelle il m'a dit: Ah, t'as bien grandi, ah c'est bien. Et allez, content de te revoir* »¹¹⁰. Ils rentrent ensemble à pied en partageant une miche de pain sans parler¹¹¹. Ce côté taciturne et peu démonstratif est normal pour Georges, c'est en quelque sorte la marque de fabrique de la famille : « *On n'avait pas suivi des cours de dramatique, on savait pas faire le pathos.*

Pour les témoins auxquels on a annoncé le retour de l'absent, la joie et l'impatience caractérisent ces moments d'attente où chacun fantasme les retrouvailles à partir des souvenirs d'avant la séparation. Depuis que les prisonniers de guerre rentrent au pays, Albert Procès vit une longue et pénible attente, parce que pour un enfant de prisonnier, la guerre ne se termine réellement qu'avec le retour du papa : « *Oh ben oui, quand on a commencé à les rapatrier, il y en avait douze, on s'encourrait là-bas au-dessus et à chaque fois il n'en revenait qu'un et chaque fois c'était la même chose et la grosse déception. [...] Mais depuis le premier jusqu'au dernier, on courait, on courait. Et bon, il n'en restait plus qu'un à rentrer. Alors on s'est dit que c'était lui et effectivement c'était lui* »¹¹². C'est alors un moment de joie, mais pas pour sa sœur aînée qui a l'impression que son père ne la reconnaît pas et fond en larmes. Albert, lui, ne se souvient que de l'immense bonheur de toute la famille. À partir de ce moment-là, « *tout le monde a repris ses habitudes* »¹¹³.

106. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 2019, premier entretien, non daté.

107. Interview de Jacques Lecoq, par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 13 décembre 2019.

108. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

109. FRANÇOISE SOTTIAU, « La libération des prisonniers de guerre et le retour au pays », dans REAUD GAHIDE (éd.), *Jours de guerre. Jours de paix 1945*, vol. 22-24, Bruxelles, Dexia, 2001, p. 257-280.

110. Interview de Georges Choquet, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 20 novembre 2019.

111. *Ibidem.*, p. 182.

112. Interview d'Albert Procès, par Luca Ginefra et Louis Counet, 29 octobre 2019.

113. *Idem.*

Nombre de prisonniers de guerre rentrent affaiblis ou malades, mais souriants. Malgré le choc, pour les enfants qui se souvenaient de leur père, ces retours sont généralement heureux. C'est le cas, entre autres, de Simone Scohier qui voit son père revenir avec des béquilles. Toute la famille se rassemble pour fêter les retrouvailles : « *On s'est rassemblés en famille, tiens. La tante et les grands-parents en plus* »¹¹⁴. Mais avant de retrouver une vie normale, son père devra être soigné dans un hôpital militaire pendant quelque temps. De même, le père d'Edgard Verly rentre avec un souffle au cœur dû au stress vécu en détention. Ce retour est vécu comme un séisme de joie non seulement pour la famille, mais également pour le voisinage : « *Et alors, on a été prévenu à chaque bus. Et enfin, il est arrivé et je me souviens des voisins d'en face, qui ont risqué de se faire écraser, car ils traversaient, car ils voulaient être là pour quand il descendrait du bus. Tu vois, ce sont des bêtises, mais ce sont des souvenirs. [...] il n'a pas su aller voir son atelier pendant les premiers jours, tellement il avait de la visite. Vous savez, c'est une grosse famille, y avait les cousins et les cousins des cousins, c'était chouette* »¹¹⁵.

Georgette Schmit, elle, n'assiste pas au retour de son père directement puisqu'elle est encore en Suisse, mais elle apprend son retour par la radio et par une lettre de sa mère. C'est alors la joie, parce qu'elle retrouve ce père avec qui elle a une relation privilégiée, mais aussi parce qu'elle retrouve le reste de sa famille après ses vacances en Suisse, et enfin parce qu'elle retrouve sa maison et quitte celle de ses grands-parents. « *Oui, c'est-à-dire que, j'avais l'immense joie de revoir mon papa et la double joie de rentrer dans notre maison, puisque ce n'était plus la guerre et que papa était*

en congé »¹¹⁶. Le retour de son papa ne pose pas de grands problèmes même s'il a du mal à s'habituer à tous les changements survenus pendant la guerre. Il est notamment étonné des prix extrêmement élevés, ainsi que des timbres de rationnement qui continuent d'être utilisés après la guerre. Georgette sent aussi que ce retour rend sa mère plus heureuse, plus lumineuse, plus sereine¹¹⁷. Le contact intensément maintenu pendant la guerre permet à la famille de retrouver rapidement un équilibre, malgré les années perdues.

Les retours difficiles

Pour Monique D., dix ans, le retour inattendu de son père est celui d'un inconnu dont sa mère ne parlait jamais. Or, après plus de cinq ans de captivité, il rentre en mauvaise santé : « *Mais bon, il était fort abîmé, quasi plus de dents, il n'était certainement pas en bon état* »¹¹⁸. Impossible d'embrasser ce monsieur : « *Non, le retour de mon père, moi je ne connaissais pas ce monsieur, on ne savait même pas qu'il allait rentrer ce jour-là. [...] Donc, heu, voilà. Moi, je n'ai pas voulu l'embrasser, non. Je pense que ma mère non plus n'était pas prête. Mais bon je n'ai pas vu la réaction de ma mère* »¹¹⁹. Monique n'arrivera jamais à bâtir une relation avec lui, même si elle reconnaît avec une certaine fierté qu'il « *a fait son devoir* »¹²⁰. Sa mère restera donc à ses yeux et dans les faits la seule autorité véritable. Il en va presque de même pour Liliane Fumal. Elle a neuf ans au retour de son père dont elle n'a aucun souvenir personnel. C'est donc un étranger qui revient, un étranger en uniforme qui lui fait peur. La relation s'apaisera avec le temps, mais elle restera toujours « *la fille de sa mère* »¹²¹. La peur de l'uniforme est aussi évoquée

114. Interview de Simone Scohier, par Luca Genifra et Louis Counet, 21 décembre 2019.

115. Interview d'Edgard Verly, par Luca Genifra et Louis Counet, 19 novembre 2019.

116. Interview de Georgette Schmit, par Thomas Choquet et Mathis Gatelier, 6 décembre 2019.

117. *Ibidem*, p. 63-65.

118. Interview de Monique D., par Ilona Dauw et Marine Hermans, 20 novembre 2019.

119. *Idem*.

120. *Idem*.

121. Interview de Liliane Fumal, par Pauline Jans et Julien Libert, 8 janvier 2020.

par Françoise X¹²², qui a sept ans lors du retour de son père en 1945, mais finira par s'attacher à lui. Il est vrai que sa mère est morte deux ans plus tôt et qu'elle est encore très jeune.

Pour Jeanne Adriaens aussi, la mère reste définitivement le personnage de référence. Elle avait pourtant une belle relation avec son père avant la guerre, et durant les années de séparation, sa mère n'avait cessé de le rendre présent en évoquant son retour: «*J'ai été très déçue. Parce que c'était 'quand papa reviendra, quand papa reviendra'... C'est lui qui est arrivé, donc, un matin. [...] il était là assis sur une chaise, mais ça n'était pas le père auquel je pensais, parce qu'il était vieux et malade. Enfin, ce n'était pas du tout l'homme qui était parti. C'était plus la même personne. Déjà, je pense que lui aussi, il devait être intimidé, car il avait quitté une petite fille et il retrouvait quand même... j'avais 11 ans déjà. Donc, j'étais beaucoup plus grande [...] Non moi j'ai été déçue ce jour-là*»¹²³. Son père meurt six mois après son retour sans avoir réussi à renouer la relation avec sa fille unique.

Les retrouvailles d'Anne-Marie Richel et son père sont également assez contrastées. Pendant neuf mois, elle n'a eu aucune nouvelle de son cher papa. Son absence lui pèse beaucoup. À l'annonce de la libération du camp de Duisbourg où son père est incarcéré, l'attente devient insupportable: «*Et on a appris au mois de mars que le camp où il avait été emprisonné était libéré. [...] Alors, au mois de mars, on attend, on attend. C'est quand papa, c'est quand papa, c'est quand ?*»¹²⁴. Elle a sept ans lorsqu'elle retrouve enfin son père. Mais, il est affaibli, méconnaissable: «*Il est descendu du train à la gare de Melreux... Je me dis 'mais c'est pas papa, mais*

c'est pas papa' et je pleurais, je pleurais. Je retrouvais un papa... pffft, qui n'était pas... son physique n'était pas, n'était pas mon papa... et c'était lui»¹²⁵. À la stupeur du premier instant succède rapidement l'enthousiasme et la joie: «*Son retour ça a été vraiment... On n'en revenait pas, on avait un papa à la maison, on avait un papa. On lui en a fait voir de toutes les couleurs, alors qu'il avait sûrement besoin de se reposer*»¹²⁶. Désormais, son père sera beaucoup plus présent qu'il ne l'était avant sa déportation. Au sein de la famille, les liens se renforcent. À quinze ans, Anne-Marie décide même d'abandonner ses études pour rester auprès de ses parents.

Pour la famille Marlair, le retour du père est synonyme d'impatience et de joie, sauf pour la petite Marie qui est née après son départ et qui appréhende cette rencontre. Toute la famille va à la gare pour l'accueillir. À son arrivée, la mère et les frères de Marie sont fous de joie, mais elle refuse d'approcher cet inconnu et ce, pendant plusieurs jours. Petit à petit, il reprend sa place dans la famille, la gestion de l'argent et ses activités de ferronnier, mais il laisse à sa femme l'autorité sur les enfants. Manifestement, il ne veut plus de ce rôle: «*Alors elle lui disait 'Mais enfin, Albert, tu devrais quand même intervenir!' Par exemple, il voyait qu'on se disputait ou quoi, comme des enfants de notre âge, ou bien qu'on avait fait une bêtise, et bien il disait 'Maman! Regarde ce qu'ils font!' qu'il disait. Alors elle, 'Mais enfin intervient!' qu'elle disait. Et alors, elle l'a toujours laissé, elle n'a jamais... Une fois, je lui avais dit 'Comment t'a fait?' Parce qu'elle m'avait dit qu'il avait beaucoup changé de caractère. Mais je dis 'Bon, est-ce que tu l'as laissé reprendre un peu son rôle, papa?'. 'Bah, oui' qu'elle dit 'Norma-*

122. Interview de Françoise X, par Pauline Jans, 6 novembre 2019. Le contraste avec sa sœur Marie-Thérèse est grand, puisque celle-ci, treize ans, se jette immédiatement dans les bras de son père. De même, le remariage du père en 1948 sera bien accepté par Françoise, mais pas par Marie-Thérèse.

123. Interview de Jeanne Adriaens, par François Delait, 4 décembre 2019. Il en va quasiment de même pour Liliane Lebrun, interviewée par Denis Dereppe et Louis Pinczewski, 9 novembre 2019: son père rentre affaibli, maigre et un peu distant. Il meurt en 1946 sans que la relation se soit améliorée.

124. Interview d'Anne-Marie Richel, par Guillaume Avalosse et Sébastien Marchand, 25 octobre 2019.

125. *Idem.*

126. *Idem.*

lement, mais on dirait qu'il n'ose plus' »¹²⁷. Dans cette famille, la guerre a laissé des traces discrètes, mais profondes.

Pour Maurice Wettach, enfin, le retour est marqué par la tristesse et la honte. Tristesse de quitter sa famille suisse qui l'a tant choyé pendant quatre ans et honte de ses parents « *parce qu'ils étaient mal habillés, parce qu'ils avaient des habits de la guerre [...] comparés aux Suisses* »¹²⁸. Il est vrai que monsieur Schwin est tailleur et que Maurice s'est habitué à être bien habillé. Mais, très vite, tout rentre dans l'ordre.

V. Conclusions

Il serait vain de vouloir tirer des conclusions définitives à partir d'un échantillon aussi restreint et peu représentatif de l'ensemble des familles séparées par la guerre. Tous nos témoins sont franco-phones et issus de familles catholiques. La majorité d'entre eux appartient à la petite bourgeoisie. Le plus souvent ce sont les pères qui sont absents, mobilisés, prisonniers de guerre ou résistants arrêtés par l'occupant. Mais dans une dizaine de cas, ce sont les enfants qui quittent la famille pour être mieux nourris : ils sont envoyés en Suisse, en France ou en pension.

Cela étant, tous nos témoins ont été marqués par leur expérience de guerre, mais à des degrés divers. À partir de six ans, beaucoup se souviennent du 10 mai 1940, de ce qu'ils faisaient ou allaient faire, des phrases prononcées par les adultes. L'exode aussi laisse des souvenirs anecdotiques chez les plus jeunes, mais parfois dramatiques pour les plus grands lorsqu'ils sont confrontés à la réalité de la guerre, aux cadavres et aux bombardements. Tout au long de la guerre, d'ailleurs, les bombardements sont vécus avec intensité, mais pas nécessairement de façon traumatisante, surtout chez les plus jeunes et chez les enfants dont

l'entourage reste calme. En fait, ces interviews témoignent des capacités d'adaptation propre à l'enfance, à travers le jeu, les amitiés enfantines et les relations familiales de substitution.

Pour la plupart de nos témoins, l'expérience de la guerre et de la séparation semble avoir eu un impact à long terme sur les structures familiales et les rôles de chacun au sein de la famille. Sans surprise, lorsque les familles sont séparées pendant quelques semaines, voire quelques mois, cette expérience vécue dans l'insouciance ou dans l'angoisse n'a aucun impact sur les structures de la famille. En revanche, lorsque la séparation se compte en année(s), l'impact n'est pas négligeable. Le moment de la séparation peut être vécu très différemment, selon l'âge de l'enfant, sa relation avec celui qui part, les circonstances dans lesquelles il s'en va. En effet, tous les enfants de résistants qui ont assisté à l'arrestation de leur parent en ont gardé un souvenir traumatisant (au point souvent d'effacer les souvenirs antérieurs), alors que les enfants de pères souvent absents en temps normal gardent peu de souvenirs de son départ à la guerre. En l'absence du père, les mères endossent quasiment tous les rôles : il s'agit désormais de nourrir la famille, de veiller à l'éducation des enfants et de les protéger des réalités de la guerre. Les stratégies de survie sont diverses. Beaucoup font appel à la famille élargie, les grands-parents maternels en particulier, qui deviennent des figures affectives apportant assurance et tendresse. D'autres femmes au foyer se mettent à travailler parfois très durement. Mais presque toujours, les mères deviennent l'autorité. Cette autorité peut être directement liée à la figure paternelle et parfois même avec son consentement. Car la plupart de ces mères veillent à maintenir le souvenir de l'absent à travers les prières, les lettres, les photos et les colis. Les retrouvailles, le plus souvent à la fin de la guerre, sont souvent heureuses, selon les dires de nos témoins. Vécues tantôt dans la surprise, tan-

127. Interview de Marie Marlair, par Jacque Hugé et Maxime Detant, 9 novembre 2019.

128. Interview de Maurice Wettach, par Ilona Dauw et Marine Hermans, 1^{er} novembre 2019.

tôt dans l'impatience, parfois choquante tant le père revient abîmé et méconnaissable, ces retrouvailles finissent dans la joie. Nous savons que ce n'est pas le cas pour tous les enfants. Mais, à long terme, comme le suggérait Sarah Fishman pour la

France, si les pères reprennent leur place dans la famille et dans la société, les mères gardent une autorité particulière aux yeux de leurs enfants, surtout sur les plus jeunes qui n'avaient gardé aucun ou peu de souvenirs de leur père.

Laurence van Ypersele est Professeure ordinaire à l'Université catholique de Louvain où elle enseigne l'histoire contemporaine et la critique historique, elle est spécialiste de la Première mondiale et de sa mémoire; ainsi que de l'histoire des familles dans les deux Guerres mondiales. Elle est également membre du centre international de recherches de l'Historial de la Grande Guerre (Péronne, France), ainsi que de l'Académie royale de Belgique. Elle est l'auteur ou la co-auteur de plusieurs livres, dont "Le roi Albert, Histoire d'un mythe" (Quorum, 1995; Labor, 2006), "Question d'histoire contemporaine: Conflits, mémoires et identités" (PUF, 2006), "Je serai fusillé demain. Les dernières lettres des patriotes belges et français fusillés par l'occupant, 1914-1918" (Racine, 2011), "Bruxelles, la mémoire et la guerre, 1914-2014" (La Renaissance du livre, 2014) ou « Du café liégeois au Soldat inconnu » (Racine, 2018).

Camille Berny est assistante en Histoire contemporaine et méthodologie de l'Histoire à l'UCLouvain. Ses recherches doctorales portent sur l'histoire du risque ferroviaire en Belgique au 19^e et 20^e siècles.

Gauthier Godart est membre du Centre d'Histoire du Droit et de la Justice (CHDJ) à l'UCLouvain. Il a consacré ses recherches à la prise en charge de la folie en Belgique dans la seconde moitié du XX^e siècle. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage intitulé "L'asile en procès. Le scandale d'Evere (1871-1872) et la prise en charge de la folie en Belgique" (Presses universitaires de Louvain, 2019).